

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 14

Artikel: Le cordonnier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce sera sans contredit le premier journal du monde. Après cela, nous aurons soin, dans un feuillet, de donner de petites histoires gastronomiques, intéressantes, légères et d'une digestion facile.

Nous défendrons la cuisine.

Nous soutiendrons la liberté des sauces et ragouts.

Nous coifferons de la couronne d'immortalité celui qui trouvera le moyen d'enter des truffes sur les pommes de terre, d'élever des bécasses en basse-cour et d'introduire le thon dans le Lac Léman.

S'adresser pour plus de renseignements à Monsieur de l'Écumoire, rue de l'Écuille, No 56 à Lausanne.

Poisson d'avril 1839.

Courtoisie in extremis. — C'était au siècle dernier. Un condamné à mort est conduit à l'échafaud par le bourreau.

— Sir, dit ce dernier au malheureux, j'ai un aveu à vous faire. Je débute pour la première fois aujourd'hui dans ma fonction d'exécuteur des hautes œuvres, de sorte que je ne suis pas très expert en la matière. Si je commets quelque faute, vous voudrez bien m'excuser et me pardonner.

— Votre aveu, répondit le patient, m'incite à être franc avec vous. C'est la première fois moi-même que je vais être pendu, de sorte que je ne suis pas du tout au courant de la façon dont cela se passe. Mais soyez sans inquiétude. En y mettant de la bonne volonté l'un et l'autre, nous nous tirerons d'affaire convenablement.



JOLIS COINS DE CHEZ NOUS

DU pied de la colline verte où le village de Sainte-Croix élève ses toits rouges dominés par le large clocher de l'église, le sol s'incline brusquement. Une petite vallée apparaît, une vallée en miniature où coule, entre des arbres au feuillage varié, une rivière qu'on franchit d'un pas, sans même prendre son élan. C'est l'Arnon.

Grand à peine comme un ruisseau de la plaine, il se creuse néanmoins un lit profond où, à certaines saisons, il roule des eaux boueuses qui semblent vouloir tout emporter. Mais un mois de sécheresse suffit à transformer le fougueux torrent de montagne en un mince filet d'eau qui chante sa chanson monotone par les beaux clairs de lune.

On s'assied au bord de cette eau limpide qui court entre des rives herbeuses, et l'on écoute le chant du rossignol. Parfois un rayon de lune pénètre sous le feuillage, projetant partout des ombres fantastiques.

Mais c'est en automne qu'il faut la voir, cette rivière qui creuse des cluses profondes avant de gagner la plaine.

Après avoir longé le pied de la montagne, l'Arnon fait un léger coude et pénètre dans les gorges de Covatannaz — le défilé connu déjà du temps des Romains, puisque ces derniers avaient construit, sur le flanc nord de la montagne, une route dont on distingue encore les traces et qu'on désigne sous le nom de « voie romaine ». Actuellement, une belle route décrit, sur la pente boisée, ses nombreux lacets et relie Vuitebœuf à Sainte-Croix en passant par le Château. En face, du côté sud, il y a la voie ferrée et, plus haut la route de Montfeloix.

En pénétrant dans les gorges, la rivière court d'abord à fleur du sol, sous le dais merveilleux

des hêtres jaunés par l'automne. Puis les parois de rochers se rapprochent brusquement et les hautes falaises grises, où s'accrochent çà et là quelques touffes d'herbe, étranglent la rivière qui bondit maintenant en une série de cascades.

Quand elle a franchi le défilé, on la voit disparaître de nouveau sous les arbres et longer la haute falaise où des trous noirs indiquent l'entrée des grottes étroites et profondes qui servent peut-être de refuge à l'homme des cavernes.

Le sentier suit la rive gauche. C'est un joli sentier, qui s'en va en zigzaguant sous la hêtrée. De temps à autre, on aperçoit quelques épilobes roses qui jettent leur dernier éclat avant l'hiver et, lorsqu'on lève la tête, on voit, parfois, un coin de ciel bleu. A cette saison, les oiseaux se taisent et le gibier se tient caché, car les chasseurs sont nombreux dans cette région du Jura.

Au-delà de la maison de Covatannaz, le paysage change. Ce n'est plus le petit chemin pittoresque jonché de feuilles mortes, sur lequel on marchait comme sur un tapis moelleux. Des branches pendantes vous frôlaient au passage et la chanson de l'eau vous faisait compagnie. Les entrepreneurs et les terrassiers sont venus. A coups de pics et à coups de mine, ils ont fait sauter la roche, après quoi, ils ont cassé la pierre jaune pour la répandre en cailloux anguleux et pointus sur la nouvelle route bordée d'un mur. Heureusement que plus bas la nature reprend ses droits ; et l'on retrouve avec joie le petit sentier aux pierres polies qui longe le dernier étranglement de roches d'où la rivière s'échappé pour pénétrer dans la plaine.

D'abord, elle traverse le village de Vuitebœuf, où elle met en action des scieries et un moulin. Elle baigne les murs des vieilles maisons, clapote un instant sous les fenêtres du Café des Balances, oblique vers le nord et reprend sa course pour former le plus agreste valon qu'on puisse voir.

* * *

Grossi de la Baumine, l'Arnon élargit ses rives et court maintenant sur un lit de cailloux arrondis. Des sapins, récemment abattus et écorcés, gisent là, pêle-mêle, sur les berges ou même au travers de la rivière. Un pêcheur apparaît. Il va et vient dans l'herbe où se fanent les derniers colchiques. Il porte des bandes molletières et un complet de futaine. Indifférent aux chars, aux autos et aux bicyclettes qui passent sur la route, il suit le fil de sa ligne et lève parfois une truite qu'il saisit brusquement et jette dans la hotte de fer suspendue à son dos.

Une vallée s'ouvre, une petite vallée, séparée du reste du monde par des collines boisées et par la haute muraille du Jura. Groupées au pied de cette muraille, les vieilles demeures basses et trapues de La Mothe surgissent brusquement au pied du rocher d'où bondit, en mai, la chute puissante du Fontanay. Une maison cependant attire le regard par sa haute façade grise et ses nombreuses fenêtres : c'est l'accueillante « Maison vaudoise ». On gravit l'escalier, on s'assied sur la terrasse fleurie et l'on jouit du calme champêtre.

Au-delà du hameau s'étend une plaine fertile où s'égrenent les fermes de Vugelles tandis que, sur la hauteur, le village de Novalles ferme l'horizon. Un peu de brume flotte sur le Jura, un peu de brume que le soleil dissipe peu à peu. Alors le ciel apparaît d'un bleu intense, tandis que le soleil fait miroiter l'eau claire.

Les hêtres continuent à se pencher au-dessus des flots. Une feuille couleur de rouille, se détache du rameau. Elle se balance un instant, zig-zague dans l'air et tombe. Alors le courant l'emporte. Elle flotte un instant, elle s'en va à gauche, puis à droite, disparaît dans un remous, reparait plus loin, revient en arrière, repart, butte contre une pierre et disparaît enfin au premier contour. Image de notre vie !

* * *

A travers les petites collines qui ferment l'horizon vers le nord-est, l'Arnon se fraie un

chemin. A gauche, c'est la pente herbeuse où les vaches mettent partout la mélancolie de leurs clochettes. A droite, le sol se relève en un escarpement boisé. Puis un vieux moulin apparaît, un moulin abandonné que l'on a transformé en scierie. Les poules, les canards et les oies règnent en maîtres dans la cour où l'on n'entend plus le roulement des chars de paysans.

Maintenant la rivière a plus d'espace. Elle en profite pour élargir son lit et former des bancs de sable où des flaques d'eau minuscules semblent réfléchir tout le ciel. C'est là qu'il faut venir, au printemps, pour voir des parterres de primevères, de scilles et de pervenches. En ce jour d'automne, les dernières fleurs penchent la tête et les feuilles commencent à joncher le sol.

Cependant un autre moulin apparaît à l'horizon. C'est un moulin agricole large et cossu. De loin déjà, on entend le bruit de la meule et les chars de campagne, alignés dans la cour, attendent leur chargement de belle farine.

Dans ce pays de Grandson, qui descend des crêtes jurassiques jusqu'au lac, l'Arnon a tracé son cours. De ruisseau de pâturage, il est devenu torrent de montagne. Puis il a arrosé une jolie vallée. Et maintenant le voilà devenu rivière de plaine. En effet, il s'en va, tout droit, vers Champagny, à travers des prairies plates que traversèrent, jadis, les armées du Téméraire en déroute. Il passe le village, la grande route et la voie ferrée ! Au-delà, il retrouve, le long de ses rives, son escorte de jeunes hêtres, d'aulnes verts et de chênes nains ; et le lac de Neuchâtel l'accueille, sans bruit, parmi les herbes folles et les roseaux du rivage.

Jean des Sapins.

BOITE AUX LETTRES

A M. Pierre C., de Roche. — Nous ignorons ce qu'est devenue la cloche du *Vaisseau Fantôme*, peut-être était-ce celle que le *Conteur* signale dans son numéro du 21 mars écoulé comme ayant été fondue en 1806, pour l'église de Villette, puis transportée à Grandvaux vers la fin du XVIII^e siècle. R.

Nous espérons que nos lecteurs auront transposé d'eux-mêmes les chiffres par 1608 au lieu de 1806.

AU LAVOIR

*Tous les battoirs frappent sans cesse,
Langues d'aller en même temps,
De la gaité, pas de paresse,
Les lavandières ont vingt ans.*

*Vous voyez que le savon mousse,
Mais qui saura ce dont on rit ?
Car si la lessive est très douce
En est-il autant de l'esprit ?*

*Avec une ardeur sans pareille
Langues et battoirs vont leur train,
On blanchit le linge à merveille,
Oui... mais blanchit-on le prochain ?*

Des divers moyens de réussir. — Après un concours général au Conservatoire de Musique, où un grand nombre de jeunes filles avaient obtenu leur diplôme de chant, un examinateur s'inquiétait du sort qui leur était réservé.

Un compositeur de musique, qui était présent, répondit très spirituellement :

— Les uns réussiront par le charme de leur voix et les autres par la voie de leurs charmes.

LE CORDONNIER

DE toute éternité vissé sur son derrière, le cordonnier est chauve, frénétique et noir. Son atelier est au sous-sol, parce qu'il n'a pu descendre davantage. Il prend jour sur la rue par un soupirail.

Du matin au soir, on entend le cordonnier battre et rebattre la semelle.

* * *

Il vit à l'aise dans une odeur de poix, ses pieds sur les déchets de cuir, sa forme entre les jambes.

C'est d'en-haut que les chefs de peuples considèrent les hommes. Les cordonniers les jugent par en-dessous.

Il n'y a pas tant de différence entre la semelle

du pauvre et la semelle du riche. Souliers cloutés, souliers vernis ont la même boue aux talons.

Par sa lucarne au niveau du sol le cordonnier voit passer les jambes. Il finit par les connaître, mais seulement jusqu'au mollet.

Peut-être ne savez-vous pas que les pieds ont une physionomie ?

Le cordonnier le sait.

Il distingue les pas, les heurts, les cadences, le pied sûr, le pied frêle, le pied heureux, les chevilles qui crèvent d'orgueil, les orteils qui craquent de bêtise, les tiges coquettes, les empeignes frustes, les lacets fatigués.

A côté du pied fringant, le pied honteux, le pied qui souffre.

A côté du pas vainqueur, le pas lassé, le pas vaincu.

Le cordonnier, homme des pieds, ignore sereinement les têtes. Le haut n'est pas son domaine. La vue du bas lui suffit.

Il demeure penché sur mille et mille empreintes humaines, créant du neuf avec du vieux.

Ce métier lui rend tous les jours l'âme tendre et la main calleuse.

Il chante. Il coud. Il coud.

Dangereuse question. — Une coquette qui n'est plus de la première jeunesse, interroge un visiteur :

— Quel âge lisez-vous sur mon visage ?

— Au regret, Madame, de ne pouvoir vous répondre : je ne sais pas lire entre les lignes.

Les enfants terribles. — Allons, Toto, mange ta soupe.

— Elle n'est pas bonne.

— Pas bonne ? Petit malheureux, un jour peut venir où tu voudras en avoir d'aussi bonne.

— Bien vrai ? Alors, on pourrait peut-être la garder pour ce jour-là.

La Patrie Suisse. — Encore un très joli et très intéressant et très artistique numéro ! (25 mars). La partie biographique y est représentée par les portraits du colonel Henri de Muralt, décédé le 12 mars, et des nouveaux conseillers d'Etat valaisans, M. Oscar Walpen et Paul de Cocatrix. Le Conseil de la Société des Nations, en séance, le Salon de l'Automobile, l'incendie du « Bonivard », la reine Wilhelmine en Suisse, y constituent une importante glorie d'actualités. Le vieux pont en bois sur le Rhin, entre Ragaz et Maiefeld, de remarquables paysages alpestres des alentours du Cervin, Melide (lac de Lugano), le Piz Rech (Grisons), y font la part du « visage animé de la patrie » ; des scènes d'Iphigénie en Aulide, de Gluck, et du « Chat Botté », du Théâtre des Marionnettes de Lausanne, celle de l'art. Tout cela, très soigné, admirablement illustré et imprimé, alliant, à un degré inconnu chez nous, le caractère populaire au fini artistique.

S. G.

UNE BONNE ACTION

MADemoiselle Marie-Louise s'était habillée avec beaucoup de soin ; elle avait mis son costume blanc, un chapeau qui lui seyait et elle allait ainsi à travers le village, se rendant de la villa Anémone au Palace Grand-Hôtel.

Elle marchait à petits pas, ses yeux aussi bleus que le ciel ; regardant la montagne, les prairies et, de temps en temps, le soleil que son parasol étolait.

Autour d'elle : au seuil de leurs portes les petites vieilles tricotaient et les vieux, en calottes, fumaient leurs pipes. Les fleurs qui s'écoulaient en guirlandes des fenêtres, d'autres, jaillissant du sol, envahissent les pavés, les murs, s'en vont plus loin, se répandent, multicolores, bariolées. Tout à coup une chèvre, puis deux, des enfants qui s'amuse : leurs sabots claquent sur la terre bien battue. Et voici une toute petite fille ; elle s'efforce de tirer une charrette, ses bras potelés se tendent, un nœud rouge ballotte parmi ses cheveux défaits.

Marie-Louise s'en approche. Elle dégage l'une des roues.

— Ma petite, attends que je t'aide. L'enfant ne veut pas, elle s'agrippe au guidon, câbrée, elle poursuit sa besogne jusqu'à ce que là-bas,

là-bas où la ruelle commence à monter, elle est arrêtée.

Marie-Louise hésite : lui venir en aide ? elle sera en retard ; M. Félix l'attend au Grand-Hôtel, il compte les minutes, les secondes, il ne pense qu'à elle, rien qu'à elle, comme elle ne pense qu'à lui.

L'enfant se retourne, appelle, elle est si petite. Coûte que coûte, il faut lui aider.

Les voilà qui cheminent toutes les deux au soleil.

— Et tu te nommes ?

— Lison.

— Tu as des frères, des sœurs, tu vas faire des commissions ?

L'autre ne répond pas, elle repousse sa compagnie, maintenant que le chemin est plus facile, de nouveau c'est elle seule qui veut tirer.

Marie-Louise ne se laisse pas rebuter, elle a décidé de l'aider jusqu'au bout ; on ira ensemble à la boutique, on achètera ce qu'il faut. Tant pis pour le Grand-Hôtel, tant pis pour M. Félix qui l'attend, qui s'impatiente... Oh ! Tant pis... c'est triste à faire pleurer.

De leurs portes, les petites vieilles, à travers leurs lunettes, à travers leurs aiguilles brillantes comme des rayons, les regardent ébahies. Comme si c'avait été un miracle que d'aider une enfant !

Et Marie-Louise sent ses yeux devenir plus bleus que le ciel, son chapeau vert plus vert que les prés, sa robe blanche plus blanche que la neige de là-haut.

Marcher comme ça avec une petite fille, cela aurait pu être agréable, mais Lison est méchante. Les autres enfants quand on leur aide ne sont pas ainsi, ils parlent, racontent, on devient des amis aussitôt. Lison elle, est stupide ; grasse, potelée et, dans ses yeux nigauds, dans chacun de ses gestes on sent une volonté têtue. Naturellement, ses parents doivent être ou pauvres ou cruels pour la faire travailler ainsi. Marie-Louise arrange les cheveux de la petite et elle a envie de lui donner une petite claque sur la joue.

— Est-ce que tu vas chez Mutruz ou chez Robert ?

— Là-bas, là-bas, laisse !

— Faut-il que je t'aide ou non, vilaine sotte, monte sur le char.

Comme cela c'est mieux, mais c'est beaucoup plus lourd.

Lison jubile, pousse des hurlements et, ses cinq doigts dans la bouche, elle crie :

— Chez Robert, on va chez Robert pour sûr ! C'est la boutique la plus éloignée.

Marie-Louise ferme le parasol, par dessous son chapeau le soleil lui fait mal.

Le chemin monte : les petits chalets semblent sourire et jouer entre eux à cache-cache. Un chien tire la langue. Un chat a traversé la route. Les rayons du soleil ressemblent à une pluie d'or car, si l'on ferme les paupières, on entend comme le cliquetis des gouttes ou peut-être est-ce le bruit dans les oreilles qu'on entend. Les grands passe-roses, les roses trémières, les roses du plein été, autour de la maison basse, dans le jardin envahi par les herbes, dépassent le mur de leurs corolles hardies. Sont-ce des fleurs que ces plantes viriles, aux pétales de faïence, gorgées de soleil, buvant la lumière dans le ciel calme et trop chaud, dans le bruissement de la terre et grandes comme de grands buissons.

Marie-Louise n'en peut plus !

Elle marche, elle marche toujours, il lui semble qu'elle rêve un cauchemar de soleil. On regarde ses souliers sales, on regarde sa robe rayée par l'huile de la roue, elle se dit qu'on pourra la laver.

Tout à coup Lison s'agite, saute à terre, disparaît.

Un homme empoigne le guidon. Il est furieux.

— Cette gamine, où est-elle, la sale gosse ?

Il reconnaît Marie-Louise.

— C'est vous...

Il s'écarte étonné.

— Mademoiselle, c'est vous !

Et il éclate de rire, il se tord.

— Ah ! la-la ! Ah ! la-la ! mon char ! voilà une heure que je le cherche. Cette gamine me le vole toujours, elle s'amuse avec et moi qui l'ai encore si bien attaché ! Oh ! là, là !

— Eh ! Monté, la pauvre demoiselle, dit une vieille charitablement.

Elles sont toutes là maintenant, elles gesticulent, elles causent :

— J'y doutais bien, moi, quand je voyais peiner comme ça la demoiselle, ça ne me disait rien de bon.

— Cette malhonnête Lison, cette malhonnête fille !

— Et le parasol qui a une déchirure, c'est mille fois dommage ça !

L'autre examine son char.

— Monsieur... vraiment... je ne savais pas...

— Pas de mal, mademoiselle, cette gamine, si je la tiens !

Marie-Louise se sauve.

Les taches d'huile cela ne s'enlève jamais, le parasol, on ne peut plus le raccommorder et Monsieur Félix, qui a tout le temps attendu ! Comment pourra-t-elle se montrer désormais au village.

Après cela, essayez de faire le bien !

Claude Gaspard.

Théâtre Lumen. — Afin de donner satisfaction à de nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de places pendant la première semaine de présentation du merveilleux film à grand spectacle *Quo Vadis ?*, tiré du célèbre roman de Sienkiewicz, et tourné sous la direction artistique de Gabriel d'Annunzio, la direction du Théâtre Lumen prolongera d'une semaine ce spectacle artistique, en matinée et en soirée, soit du vendredi 3 au jeudi 9 avril inclus ; mais ce sera irrévocablement les dernières représentations de ce spectacle fastueux. Il vaut la peine d'aller au Théâtre Lumen pour voir le Nérone de Jannings, tous les jours en matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 5, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Rappelons enfin, que le prix des places, malgré l'importance du spectacle n'a pas été augmenté. Nous ne pouvons que recommander à tous ceux qui ont lu le roman de Sienkiewicz d'aller voir son adaptation remarquable au Théâtre Lumen.

Royal Biograph. — Recommandons tout spécialement le programme du Royal Biograph comprenant le *Le Trésor du Sous-Marin*, un film merveilleux d'aventures sensationnelles dont plusieurs ont été tournées sous mer, avec le procédé des frères Williamson. Certainement jusqu'à ce jour personne n'avait encore osé ce que l'on voit dans le film « Le Trésor du Sous-Marin ». La partie comique est largement représentée par un immense succès de fou-rire *Julot à la ferme*, film des plus amusant et qui déridera les plus moroses. A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays, par Ciné-Journal Suisse et le Pathé-Revue, le toujours très intéressant cinémagazine.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BROS, édité.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Brois

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

COUPELLERIE **PARAPLUIES**
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stephane BESSON**

DENTISTE **R. GUIGNET**
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE
G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE